



(Scri)Vi-vere l'orrore:
Barbusse, Céline, Maufrais
Schemi narrativi sulla Grande Guerra

Giuseppe Martoccia
Università della Basilicata



**Des murs de
morts pour
la Patrie**

Août 1914

C'est par une belle fin d'après-midi que j'ai entendu la petite cloche de la cathédrale. Elle tintait à un rythme inhabituel, précipité. Tout le monde s'est arrêté, comme pétrifié. On avait compris. Les femmes pleuraient, les hommes figés le long du trottoir regardaient, hébétés, le clocher sans rien dire. C'était le tocsin. Lorsque le tintement s'est arrêté, il y a eu un silence profond. Mais, au loin, on pouvait entendre, en écho, le tocsin du Vivier, celui du Mont-Dol, de Carfentin ou de Baguer-Morvan. C'était poignant.

(Maufrais, J'étais médecin dans les tranchées. 2 août 1914 – 14 juillet 1919)

« me voici parti m'engager »



Et puis il s'est mis à y en avoir moins de patriotes... La pluie est tombée, et puis encore de moins en moins, et puis plus du tout d'encouragements, puis un seul, sur la route. <...> Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était fait, comme des rats.

(Céline, *Voyage au bout de la nuit*)

le poète assassiné



Qui aurait pu prévoir, avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes?

Dans aucune de ces petites lettres il n'y avait donc l'ordre d'arrêter net cette abomination?

Donc pas d'erreur? Ce qu'on faisait à se tirer dessus, comme ça, sans même se voir, n'était pas défendu! Cela faisait partie des choses qu'on pouvait faire sans mériter une bonne engueulade.

C'était même reconnu, encouragé...

(Céline, Voyage au bout de la nuit)

dans ce massacre mécanique : les morts anonymes



Attention, il y a un mort, chuchote quelqu'un. En effet, quelques mètres plus loin, je découvre sur le côté un pauvre type recouvert d'une toile de tente. Je le regarde: sa figure semble complètement aplatie. Soulevant son képi, je trouve dedans sa cervelle absolument glacée, alors que le reste du corps est encore chaud – une vision qui me poursuivra une partie de la nuit.

(Maufrais, J'étais médecin dans les tranchées. 2 août 1914 – 14 juillet 1919)

et les compagnons

Puis je me retourne et je contemple ces morts qui peu à peu s'exhument des ténèbres, exhibant leurs formes raidies et maculées. Ils sont quatre. Ce sont nos compagnons Lamuse, Barque, Biquet et le petit Eudore. Ils se décomposent là, tout près de nous, obstruant à moitié le large sillon tortueux et boueux que les vivants s'intéressent encore à défendre <...> et nous vivons face à face avec ces morts, amoncelés là comme un bûcher vivant.

Quand on apprend ou qu'on voit la mort d'un de ceux qui faisaient la guerre à côté de vous et qui vivaient exactement de la même vie, on reçoit un choc direct dans la chair avant même de comprendre. C'est vraiment presque un peu son propre anéantissement qu'on apprend tout d'un coup.

(Barbusse, *Le feu. Journal d'une escouade*)

Il règne un grand silence.



cette rude machine, où l'homme prend figure de chose

C'est vrai, quand on y pense, qu'un soldat – ou même plusieurs soldats, – ce n'est rien, c'est moins que rien dans la multitude, et alors on se trouve tout perdu, noyé, comme quelques gouttes de sang qu'on est, parmi ce déluge d'hommes et de choses.

(Barbusse, *Le feu. Journal d'une escouade*)

Vous souvenez-vous d'un seul nom d'un de ces soldats tués pendant la guerre des 100 ans? Avez-vous jamais cherché à en connaître un seul de ces noms? <...> Voyez-donc bien qu'ils sont morts pour rien, pour absolument rien du tout ces crétins!

(Céline, *Voyage au bout de la nuit*)

Il ne faut jamais laisser entendre, ni se permettre de croire que la guerre soit compatible, en un sens quelconque, avec la justice et l'humanité,

(Alain, *Mars, ou la guerre jugée*)

**La guerre est finie. Mais, pour moi,
rien ne sera jamais comme avant**



*Votre sacrifice ne
sera jamais oublié*

Kelf's School – Elly
2015



**Merci
de votre
attention**